

Le séminaire théorique

Il est assuré par Patrice Fabrizi, Françoise Labridy
et Armand Zaloszc

Le corps et l'inconscient

On mettra au travail les concepts, les oppositions, les thèses énoncés par Lacan dans un séminaire pivot, *Les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse (Livre XI)* pour les soumettre à l'épreuve, et de l'expérience clinique, et de l'ensemble de l'enseignement de Lacan.

Le couple de l'inconscient et du corps aura été aussi le point de départ de Freud : ce nœud formé par deux réalités rebelles au discours du maître et que l'opération cartésienne, par exemple, n'hésitait pas à identifier.

L'inconscient, c'est le corps, dit l'aube de l'âge classique -façon de les noyer ensemble et de sauver l'idéal où la pensée s'égalise à la conscience. Le corps, c'est l'Autre, dira Lacan : entre les deux formules, on mesure l'écart accompli par la découverte freudienne. Encore faut-il préalablement préciser la déclinaison du corps : le réel de la pulsion, la découpe langagière dans le symptôme, l'image en miroir de l'autre. A partir de là, on pourra saisir ce qu'est véritablement l'inconscient après Freud.

Mais inconscient et corps, c'est aussi un couple en opposition fructueuse : façon de dire les deux versants de l'expérience clinique, celui du signifiant et celui de la jouissance, celui de la représentation, de la figure aussi, et celui de l'acéphale.

Dire l'inconscient et le corps, c'est donc inviter à considérer, théoriquement et cliniquement, non seulement leur intersection, mais aussi leurs parties propres, leurs moments de désintrication, le différentiel des structures et les enjeux de la cure psychanalytique.

La position freudienne, en situant l'inconscient comme effet du langage, déplace la problématique séculaire de la pensée occidentale de l'âme et du corps. Envisageant le corps dans ses différentes dualités : corps et pensée, corps et inconscient, nous pourrons saisir la transformation effectuée par Freud lorsqu'il pointe la division du sujet comme effet de l'inconscient sur le conscient. Le sujet

s'échappe en permanence à lui-même, mais son être sexué, par l'évidence d'une chair qui se rappelle immanquablement à lui, constitue pourtant pour lui un noyau d'insupportable. Lorsque Lacan dit : "Il n'y a pas de rapport sexuel", il tire cette conséquence de l'invention freudienne : il n'y a pas d'accès direct au corps, l'accès au corps de l'autre comme au sien propre passe toujours par les défilés du signifiant.

La conversion hystérique, comme la névrose obsessionnelle jadis caractérisée comme un "délire du toucher", témoignent de cette prise du corps dans l'ordre signifiant. Dès l'enfance s'intriquent le corps, le plaisir et la langue, et s'inscrivent les marques qui ordonneront les satisfactions futures. L'article de Freud sur "le fétichisme" (1927) est à cet égard exemplaire, en montrant comment, pour un sujet, la substitution du mot anglais *glance* au mot allemand *Glanz* institue un objet détachable du corps, le regard. D'un certain brillant sur le nez au clin d'œil, le regard devient la condition de la jouissance du sujet. De ceci, qu'un sujet n'élise pas le corps du partenaire homme ou femme, mais quelque chose qui le prolonge : chaussure, sous-vêtement, objet hétéroclite..., Freud fait une solution permettant d'échapper à la castration, le choix du fétiche marquant et masquant la castration féminine. Nous trouvons des prolongements de cette position dans la valorisation sociale du corps prônée par certaines pratiques culturelles qui font de la forme sportive, ou de la santé, un objet de culte. Le corps prend alors valeur d'emblème phallique et devient le lieu d'une quête de plénitude.

Si le corps est l'instrument de mesure à partir duquel les sujets captent le monde, ils le captent à partir d'une illusion fondatrice dont le stade du miroir rend compte, et qui fait de l'identification à la totalité d'une forme extérieure, l'image du corps, un lieu de méconnaissance par rapport aux données sensorielles, éparses et morcelées. C'est ce que Lacan nomme le registre de l'imaginaire. À l'inverse de M. Klein qui avait fait valoir l'opposition contenant/contenu, Lacan insiste sur la spatialité de l'image et sa valeur de surface, et fera du Je, instance symbolique, l'appui nécessaire pour se dégager de la fonction de méconnaissance que représente le moi, produit de toutes les identifications aux formes de la prestance narcissique.

Le corps est donc pris dans l'arbitraire du signifiant, dans la fiction de l'image, mais il est aussi le support réel du désir, objet *a* cause du désir, comme l'exemple

du "regard sur le nez" en donne l'illustration, ainsi que les symptômes névrotiques qui ne sont pas signes d'un dysfonctionnement organique, mais effet d'un nouage inconscient.

Si l'inconscient et le corps ne sont pas sans relation, c'est que le désir inconscient peut s'articuler aussi bien dans la chaîne parlée que dans la sphère motrice, sensitive ou sensorielle. La cristallisation du symptôme témoigne d'un travail de l'inconscient qui utilise, avec les mêmes règles combinatoires (déplacement, condensation) des éléments aussi disparates que des mots de langue différentes, des objets, des fragments de corps, des fonctions motrices...

Les éléments utilisés perdent leur signification au profit d'un sens autre que leur est donné par l'articulation aux autres éléments. La vérité du sujet de l'inconscient est cette combinatoire qui lui est toute particulière. C'est ce qui permettra à Lacan de dire que le symptôme, c'est "ce que le sujet a de plus réel" ou bien que c'est "la façon dont chacun jouit de son inconscient" et que la "définition même du corps, c'est d'être une substance jouissante". Inconscient et jouissance, ces termes indiquent l'empan de ce que sera notre parcours de cette année, d'incidence à la fois théorique et clinique.